

— Chut !... Fanchette, pas un mot de plus, mon enfant.

— Ah ! vous savez donc ?

— Et oui, malheureuse enfant, je sais ; je sais tout.

— Ah ! mon Dieu ! Et M. le comte.

— Il ne sait rien encore ; mais il soupçonne beaucoup de choses.

— Oh mon Dieu ! s'il venait à savoir, lui qui a un si singulier caractère. Il se figurerait des choses, qui sait ce qu'il penserait de cela !

Le capitaine regarda un instant l'hôtelière avec une expression impossible à rendre.

— Fanchette, ma mie, lui dit-il enfin, avec ce ton d'admiration narquoise qu'il savait si bien prendre en certaines circonstances, on dit que pour bien connaître un homme il faut manger avec lui tout un baril de sel ; sur ma foi, je suis convaincu qu'après en avoir mangé dix avec une femme, on aurait grande soif, voilà tout, mais on ne la connaîtrait pas davantage.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, capitaine ? je ne vous comprends pas du tout ?

— Fanchette, ma mie, il est inutile que vous me compreniez ; je tiens même à ce que vous ne me compreniez pas ; ceci est une observation que je me fais à moi-même, pour ma satisfaction personnelle.

— Quel homme singulier vous êtes, allez, capitaine.

— C'est vrai ! je suis assez singulier, fit-il en retroussant sa moustache, mais ne vous inquiétez pas, chère enfant, séchez vos larmes et ne soyez plus triste. Je suis là, moi, je me suis fait l'ombre de notre ami ; il ne fera point un pas, un geste sans m'avoir à son côté. Peut-être à la longue cela l'ennuiera-t-il, mais tant pis pour lui, il faudra qu'il en prenne son parti ! lorsque l'on n'est pas assez fort pour marcher seul, il faut accepter des lisières ; mais chut, plus un mot, le voici !

— Oh ! que vous êtes bon et dévoué, capitaine !

— Corbieux ! la belle malice ! reprit-il et riant, je n'ai que cela à faire.

En ce moment, effectivement, le comte fit son entrée dans la salle.

— Maître Grippart, qui n'avait pas bougé lors de l'arrivée du capitaine, se retourna vivement, en sentant pour ainsi dire instinctivement les comte derrière lui ; il se retourna aussitôt et il le salua avec les marques du plus profond respect.

L'hôtelier et sa femme aimaient beaucoup le jeune gentilhomme, auquel ils étaient complètement dévoués ; ils le considéraient toujours comme étant leur seigneur. Olivier échangea quelques paroles amicales avec ces braves gens ; puis il fit un geste au capitaine ; celui-ci, après avoir échangé un dernier signe d'intelligence avec Fanchette et serré la main de maître Grippart, sortit derrière le comte, qui déjà était dans la rue.

Le programme précédemment arrêté entre les deux hommes fut suivi à la lettre.

Il se rendirent au théâtre du Marais où l'on jouait comme toujours une tragédie de Hardy ; mais cette fois, bien qu'il eût pris place sur le théâtre, le comte, ainsi qu'il l'avait promis au capitaine, assista à la représentation sans se mêler en rien à la marche de la pièce et sans interpellier les acteurs.

Vers quatre heures et demie, les deux hommes quittèrent le théâtre et reprirent leur promenade qu'ils dirigèrent du côté de la Bastille Saint-Antoine.

Ils turent ainsi le temps jusqu'à six heures du soir, en causant de choses indifférentes ; comme ils se sentaient en appétit

ils avisèrent un cabaret d'assez bonne apparence, situé non loin des remparts, et ayant pour enseigne : la « Pomme de Pin. »

Sur la recommandation du capitaine, qui déjà plusieurs fois était venu déjeuner ou dîner en cet endroit, le comte se décida à y entrer.

Ce cabaret, contre toutes les prévisions d'Olivier, était bien fourni. L'hôte plaga les deux gentilshommes sous une tonnelle qui se trouvait dans un jardin de peu d'étendue attenant à sa maison ; au bout d'un quart d'heure, il leur servit un souper composé d'une friture de Seine, d'une poularde rôtie et d'une salade, le tout arrosé d'un petit vin pelure d'oignon, sûr à faire danser les chèvres, mais qui avait un goût de terroir tout à fait réjouissant.

Les commencements du repas furent assez silencieux ; les convives avaient grand-faim et attaquaient vigoureusement les mets placés devant eux.

Mais, si l'on peut toujours boire, on ne saurait toujours manger. Les deux convives en eurent bientôt la preuve. Forcé leur fut enfin de s'arrêter. Alors ils causèrent.

Le capitaine avait son idée : mieux que personne il connaissait le caractère du comte ; il savait que le seul moyen de le faire causer était de feindre de ne vouloir rien apprendre. Aussi pendant leur longue promenade, il avait évité de lui adresser la plus légère question sur ses projets, ce qui avait contrarié le comte ; celui-ci naturellement, s'attendait à ce que son ami lui demandât quelle était cette affaire pour laquelle il avait réclamé son aide. Aussi, voyant que le capitaine s'obstinait à garder le silence à ce sujet et à lui parler de toute autre chose, se résolut-il, ainsi que l'autre s'y attendait, à entamer lui-même la question, ce qu'il ne fit cependant que d'une manière détournée.

— Eh bien, capitaine, lui dit-il, en emplissant son verre, ne trouvez-vous pas, comme moi, que nous avons passé une journée charmante ?

— Charmante en effet, répondit le capitaine en riant dans sa moustache, car il voyait le poisson approcher tout doucement de la ligne et il devinait qu'il ne tarderait pas à happer l'hameçon.

— Oui, continua le capitaine, une journée fort agréable et, ce qui ne gêne rien, couronnée par une délicieuse soirée. Ne trouvez-vous pas comme moi, mon cher Olivier, que rien n'est agréable, après un bon repas, comme de se délecter à l'ombre de grands arbres en sentant la brise doucement vous caresser ?

— Vos réflexions sont champêtres, ce soir, dit en riant le comte du Luc.

— Mon Dieu, mon ami, fit le capitaine, il n'y a rien là qui vous doive surprendre. Après un bon repas, fait en compagnie d'un homme que j'aime, je vois généralement tout en rose, et je me laisse vivre tout doucement, sans songer au lendemain.

— Hum ! vous m'inquiétez, capitaine.

— Moi ! pourquoi donc cela ?

— Eh ! mon Dieu, parce que vous oubliez qu'il nous reste ce soir encore quelque chose à faire.

— Ah ! c'est vrai, fit-il, en effet je l'avais oublié, je me gens si bien ici, sous les arbres, près de la rivière, que ma foi, je ne songeais plus du tout à l'affaire dont vous m'avez parlé. Pardonnez-moi, mon ami, mais soyez tranquille, maintenant que vous avez rafraîchi mes souvenirs, je me tiens pour averti, lorsqu'il en sera temps vous n'aurez qu'un signe à me faire ; je vous suivrai n'importe où, fût-ce même au fond des enfers.

— Oh ! rassurez-vous, mon cher capitaine, je ne veux pas vous mener si loin.